

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 8 MAI 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésies : Sonnet, par A. Hurteau ; A son excellence Mgr Merry del Val, par J. Fleury.—A Hermance, par Lucette.—Récit de voyage : A travers le Groënland, par F. Nansen.—Le concours de sabre, par F. de Nion.—Type de l'armée turque, par F. P.—Poésie : Le rossignol, par Lamartine.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—D'un horizon à l'autre, par J.-E. R.—L'Anglais insolent, par P. Cahuet.—Les événements de Cuba.—Petite poste en famille.—La Mode.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Valleyfield.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Merry del Val, délégué apostolique.—Arrivée à Suda d'un demi bataillon du 8e régiment de ligne français.—Salaberry de Valleyfield : Résidence épiscopale de Mgr Emard ; Le salon du palais épiscopal ; Le collège et le Jardin de l'Enfance.—L'insurrection à Cuba : Bataille de Rio Hondo.—Le rossignol.—Gravure du feuilleton.—Mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

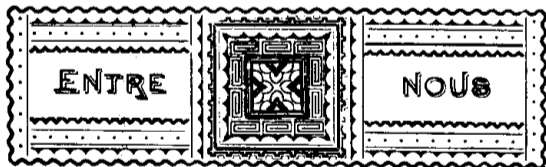
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Montréal a une exposition annuelle d'œuvres d'art, un salon, selon le mot accepté, un salon bien modeste encore et qui ne date pas de Louis XIV, comme celui de Paris, mais seulement de quelques années, et on paraît s'en occuper un peu, bien peu, trop peu cependant, car je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que deux cents Canadiens-français, sur les cent cinquante mille de notre ville l'ont visité, cette année.

Peintures, statues, etc. tout ça c'est des *bébelles*, dit Jean-Baptiste qui ne semble apprécier que les chromos à bon marché et mal faits et les machines informes, en plâtre, colportées par des Italiens.

C'est malheureux pour Jean-Baptiste ; mais c'est comme ça.

Je sais bien qu'il y a des exceptions, des hommes qui aiment les beaux-arts, mais ils sont tellement rares qu'ils passent pour avoir une marotte, une toquade que l'on veut bien reconnaître comme tout à fait inoffensive. C'est encore beaucoup de bonté.

Cependant, je le répète, le salon actuel de l'Art Gallery a attiré l'attention de quelques personnes ;

attention qui s'est manifestée par des critiques qui n'ont pas plu à certains artistes, qui ont commis la grande faute de vouloir réfuter les articles publiés.

. Les artistes n'aiment pas la critique et détestent cependant le silence. Comment concilier ces deux sentiments ?

Cela est bien simple et c'est ce qu'a fort bien dit un écrivain, Arsène Alexandre, dans un article intitulé *Critiques et Œuvriers*, paru dernièrement dans le *Figaro*.

Je ne puis le citer en entier, mais je vais m'efforcer de le résumer, tout en prenant parfois des phrases du texte :

Les "œuvriers," comme le mot l'indique bien, sont les écrivains, artistes, etc, qui produisent et qui pour cela même qu'ils ont produit, soumettent leurs ouvrages au jugement de la foule et sont sensés devoir se soumettre aux critiques.

Mais en ce dernier point, "l'œuvrier," l'artiste, reste toujours l'homme très susceptible qui existe en chacun de nous. Les éloges qu'on adresse à son rival restent toujours démesurés, et ceux qu'on lui accorde à lui-même un peu trop mesurés. "En revanche, il boit du lait quand il lit la plus véhémement critique des ouvrages de son voisin, et du vitriol quand on formule de légères et même bienveillantes réserves sur les siens propres."

Dans notre bon Canada, les vraies critiques sont rares et, qu'il s'agisse d'un livre, d'une œuvre musicale ou d'un tableau, c'est toujours supérieur, magnifique, extraordinaire, supérieur à tout ce que les autres pays ont produit. Bref, on ne fait qu'encenser, sans se douter que cet encens fait plus de mal que de bien, "de telle sorte, et ici je cite l'auteur nommé plus haut,—que lorsque paraît un article bien libre et bien franc, ne ménageant point un livre, ou une partition, ou une toile, ou un homme, le lendemain tout le monde se le signale, en ces termes : "Avez-vous lu l'éreintement d'un tel ?" et l'on ajoute en se chuchotant : "Savez-vous ce qu'il y a là-dessous ?"

Il peut n'y avoir rien autre "là-dessous" que le plaisir d'écrire conformément à sa conscience, ou à ses passions. Mais cela paraît si drôle de rechercher des plaisirs aussi anormaux, aussi peu à la mode, que l'on ne peut plus croire à l'impartialité de celui qui a seulement le souci de se montrer véridique.

. Et puis, ce qui paralyse la critique chez nous, c'est que l'on se connaît trop, et il est toujours difficile de faire admettre—il faut prendre l'humanité telle qu'elle est—que "Chose" ou "Tel," que tout le monde connaît et voit chaque jour, puisse avoir des idées justes et spéciales sur certains sujets.

—Quand on pense que X... se mêle de critiquer l'œuvre de A... !

—C'est son droit.

—D'accord, mais où a-t-il appris tout cela ?

—Cela ne vous regarde pas.

—Pardon, s'il est si fort que ça, pourquoi donc ne produit-il pas lui-même ?

—Il ne s'agit pas de produire. X... écrit son opinion, de même que tout le monde l'exprime en parlant. La seule question est de savoir s'il a raison ou tort, et en cela comme en bien d'autres choses, c'est au public à accepter ou à répudier l'opinion qu'il a donnée.

Il est certain que jamais une critique mal fondée n'a empêché une belle œuvre d'être reconnue comme telle, de même que les plus grands éloges d'une chose mauvaise n'ont pu la faire accepter comme bonne.

Je dis que l'on se connaît trop dans notre petit monde littéraire et artistique, et Arsène Alexandre va bien plus loin, il pose en principe "qu'il ne devrait exister aucun rapport entre les œuvriers et les critiques. Ils ne devraient jamais être présentés l'un à l'autre. Ils devraient fuir toute présentation avec épouvante.

"Ce sont deux métiers séparés, que chacun devrait exercer dans son coin, sans savoir ce qu'en pensera l'autre. Lorsqu'un homme a fait une œuvre et l'a sou-

mise au public, et qu'un autre a porté sur cette œuvre un jugement motivé, ils doivent se tourner le dos, s'ignorer et recommencer le lendemain. Lorsque, au contraire, celui qui a produit une œuvre se fâche contre le critique qui le blâme, il l'outrage ; lorsqu'il le remercie, il l'insulte."

. Québec a eu aussi dernièrement une petite exposition, une exposition particulière, des toiles nouvelles d'un peintre anglais, M. Wickenden, qui a fait un séjour de quinze ans environ, à Paris.

J'avais déjà vu des œuvres de M. Wickenden, l'an dernier, alors qu'il avait exposé des peintures, des aquarelles, des dessins et des lithographies et les journaux de la vieille capitale ne lui ont pas ménagé les éloges.

J'avais lu tous les articles publiés à ce sujet et, j'avoue avec la plus grande candeur, que je crus avoir la berlue en allant visiter cette exposition d'œuvres encensées avec tant d'ensemble et d'enthousiasme.

On en disait tant et tant de bien, on célébrait à si grands sons de trompe le talent hors ligne de l'artiste, que je fus sous l'impression que quelqu'un de mal intentionné m'avait mis le doigt dans l'œil, pour m'empêcher de voir des chefs-d'œuvre.

Rentré chez moi, j'ébauchai un article de critique, mais je commis l'imprudence de le lire à quelqu'un qui me dit aussitôt :

—Mon cher, croyez-m'en, ne publiez pas cela.

—Pourquoi ? Ne trouvez-vous pas que j'exprime des idées justes ?

—Parfaitement, mais vous oubliez que toute vérité n'est pas bonne à dire. Vous oubliez que l'artiste est Anglais et que vous ne l'êtes pas...

—Mais, l'art n'a pas de patrie. Il ne s'agit pas de la nationalité du peintre, mais bien de ses productions.

—Vous oubliez qu'ici, la race, la politique et souvent même la religion, ont une influence sur tout et que votre critique sera regardée comme l'expression déguisée de vos idées religieuses, politiques et patriotiques. Enfin on croira que la question d'art n'est qu'un prétexte...

Et mon compagnon me dit bien d'autres choses encore, tant et si bien que je jetai mon article au panier.

Je ne le regrettai pas trop, car j'appris, quelques jours plus tard, que M. Wickenden avait reçu de très belles commandes qu'il devait exécuter pendant l'hiver, et que, recevant un bon prix, il produirait certainement quelque chose de très bon.

Et je suis allé voir les choses produites.

Et j'ai cru, encore, avoir la berlue, malgré les nouveaux articles élogieux écrits par des gens qui se connaissent en peinture comme moi en droit canon.

J'ai vu les portraits : de Son Honneur le lieutenant-gouverneur, sir Adolphe ; de l'honorable Pierre Garneau ; de Son Honneur le maire Parent, et enfin un portrait de femme... et... je n'irai plus les revoir.

—Mais, enfin, ça ressemble-t-il ?

—Dame ! dire que ça ressemble, ça ne ressemble pas, mais dire que ça ne ressemble pas, ça ressemble.

—Comprends pas.

—Je comprends très bien. Si une ressemblance vague vous suffit, ces portraits doivent vous satisfaire, au même titre qu'une photographie quelconque. Mais si vous demandez au portrait non seulement la ressemblance, mais l'expression, le mouvement, la vie ; si vous voulez sentir des muscles, des formes sous le vêtement, au lieu d'une sorte de spécimens d'habits de tel ou tel tailleur, alors vous ne serez pas du tout content...

Et je l'emmenai voir le portrait de l'orateur de l'assemblée Législative, l'hon. P.-E. Leblanc, je lui en fis remarquer les qualités et même les défauts et mon homme comprit tout à coup.

—Sapristi, vous avez raison. Ce portrait ne ressemble pas du tout à ceux que nous venons de voir. Il est vivant, on croirait qu'il va parler, tandis que les autres...

—Les autres ?